

■■■ *ses paroles de réconfort à l'égard de nos jeunes amies, là-bas. Ce qu'elle nous a déclaré à Ravensbrück: il va nous falloir beaucoup de courage, mais nous l'avons déjà.*» Lorsqu'on lui affirme que, si elle a survécu, c'est parce qu'elle se trouvait avec sa mère, elle secoue la tête: «*Au contraire, quoi de plus terrible que de voir avili un être si proche.*» Pourtant, elle admet que, si elle a tenu, c'est aussi pour que sa mère ne souffre pas trop à la vue de ce qu'elle devenait elle-même.



Dérives du monde. Jacqueline Fleury, née Marié, est l'une des dernières résistantes en vie. Le témoin d'une résistance ordinaire, spontanée. A 17 ans, en 1941, par le truchement de sa professeure de lettres, elle diffuse les exemplaires clandestins de *Défense de la France*, puis des tracts, avant de se livrer à des activités de renseignement sous la houlette de son frère, Pierre, membre du réseau Mithridate. Son fait d'armes? Avoir dupliqué sur papier-calque, avec quelques amies, les plans du mur de l'Atlantique fauchés par son frère au service architectural du château de La Maye: «*Nous avons fait cela dans une arrière-boutique d'un petit restaurant, près des halles du marché Notre-Dame. Il ne fallait pas se tromper d'un millimètre. Puis Pierre les a portés à la directrice de l'école Berlitz, à Versailles, qui les a transmis à Londres.*»

Au-delà de ses actions, il y a son parcours. Qui traverse bien des lieux emblématiques de la répression nazie. La rue des Saussaies, où la Gestapo voulut lui faire cracher l'adresse de la planque de son frère. Elle n'avoua rien, au grand soulagement de sa mère qui, lors de leurs retrouvailles à Ravensbrück, commença par lui demander: «*Tu n'as rien dit pour ton frère?*» La prison de Fresnes, où elle reçut la visite du célèbre aumônier allemand Franz Stock, qui fit office d'intermédiaire avec sa mère. La gare de Pantin, dont

elle partit le 15 août 1944 en wagon à bestiaux dans un convoi de 600 femmes. Les camps, bien sûr, mais aussi les Kommandos, où Jacqueline et ses camarades refusèrent de fabriquer des armes pour l'ennemi. La marche de la mort, dont elle s'échappa avec deux amies et sa mère, là encore décisive, qui prit l'initiative de la fuite. Le rapatriement, enfin, à l'hôtel Lutetia avec des détails qui font le prix de ce récit: l'attente insupportable avant de pouvoir rentrer en raison de formalités administratives. Ou bien encore ce ticket de métro et les 10 francs qu'on leur donna pour tout viatique: «*Et, mesdames, rentrez chez vous!*»

Pourquoi survit-on? Pour Jacqueline Fleury-Marié, ce n'est même pas une question: «*Il fallait, il faut que je survive.*» Mais tentons un début de réponse. Grâce à la volonté, bien sûr. A la fraternité, la solidarité, aussi, qui naquirent *sui generis* dans le convoi qui emportait ces 600 femmes loin de Paris. Avec l'amour de la France, qui leur fit réciter en déchargeant du charbon, épuisées: «*Heureux qui comme Ulysse*»... Grâce également à son mauvais caractère, comme elle l'admet, mélange d'effronterie, d'orgueil – qui lui inspira une haine salutaire pour les SS – et d'humour. Comme ce jour où à Ravensbrück elle vit débarquer son ancienne prof de latin, un «*chameau*»: «*Jusqu'ici, se désola-t-elle, elle me poursuivra.*»

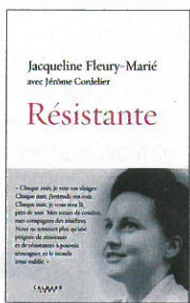
Amitié indéfectible.

Le 16 février 1998, Jacqueline Fleury-Marié est au côté de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, à qui, entourée de ses compagnes de résistance, Jacques Chirac remet la grand-croix de la Légion d'honneur. Une dignité à laquelle Jacqueline Fleury-Marié a elle-même été élevée en 2019.

Avant qu'une camarade ne lui demande: «*Tu as apporté ton Gaffiot?*» Du caractère toujours, quand, à Ravensbrück (ex-RDA), représentant les déportées françaises, dans les années 1980, elle refusa de chanter «*L'internationale*» et réclama un drapeau français.

Ces valeurs, elle essaie de les transmettre dans les écoles qu'elle visite depuis près de soixante ans. Peut-être parce qu'elle n'a rien oublié de l'incompréhension rencontrée à son retour: «*Des collègues m'avaient organisé un goûter en me disant: "Tu nous raconteras." Quand elles m'ont demandé si on pouvait acheter de la nourriture dans le mess des camps, j'ai compris qu'elles ne comprenaient rien.*» Lucide sur les dérives du monde actuel, elle avance avec la pensée de Jacques Maritain: «*Aujourd'hui encore, le monde a besoin d'esprits forts et de cœurs tendres, et il est hélas fait d'esprits faibles et de cœurs durs.*» Très tôt, dès les années 1950, elle a milité pour la création du Concours national de la Résistance et de la déportation, qui voit le jour en 1961. Elle a emmené dans les camps les lauréats dont a fait partie l'une de ses petites-filles. Nul doute que dans sa famille on songe avec fierté à elle, qui, en 2015, alors que François Hollande hésitait entre Geneviève de Gaulle et Germaine Tillion pour une entrée au Panthéon, lui a demandé: «*Ne séparez pas mes deux amies.*»

Aujourd'hui encore, elle tient une chronique dans un bulletin de l'Association des déportées où elle met en avant le rôle sous-estimé des femmes. «*J'ai parlé, à l'École des sous-officiers de Saint-Maixent, à des soldats qui revenaient d'Afghanistan et qui portaient au Mali: ils ignoraient le rôle des femmes dans la Résistance.*» Elle aimerait aussi qu'à Versailles, ville très marquée par la présence nazie, on appose quelques plaques là où les familles furent arrêtées. Survivre, dit-elle. Parce qu'il y a aussi cette sentence de Pascal en exergue du journal *Défense de la France*: «*Je ne puis croire que les historiens dont les témoins se feraient égorger.*» Elle, l'un des derniers témoins, on la croit ■



«**Résistante**», de Jacqueline Fleury-Marié, avec Jérôme Cordelier (Calmann-Lévy, 176 p., 15,90 €). Parution le 2 octobre.

« Il va nous falloir beaucoup de courage, mais nous l'avons déjà », disait sa mère à Ravensbrück.